

Le naturel au galop

Gil Courtemanche, *Un dimanche à la piscine à Kigali*, Boréal, 283 p.

Gilles Gougeon, *Taxi pour la liberté*, Libre expression, 280 p.

Lise Bissonnette, *Un lieu approprié*, Boréal, 199 p.

Marcel Olscamp

Number 183, March–April 2002

Les médiatiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17689ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Olscamp, M. (2002). Le naturel au galop / Gil Courtemanche, *Un dimanche à la piscine à Kigali*, Boréal, 283 p. / Gilles Gougeon, *Taxi pour la liberté*, Libre expression, 280 p. / Lise Bissonnette, *Un lieu approprié*, Boréal, 199 p. *Spirale*, (183), 18–19.



LE NATUREL AU GALOP

UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI de Gil Courtemanche

Boréal, 283 p.

TAXI POUR LA LIBERTÉ de Gilles Gougeon

Libre expression, 280 p.

UN LIEU APPROPRIÉ de Lise Bissonnette

Boréal, 199 p.

PUISQUE le présent dossier nous invite à lire des œuvres en fonction de la plus ou moins grande notoriété de leurs auteurs, demandons-nous ce qu'il advient des journalistes qui s'adonnent au roman. Cette situation se révèle particulièrement pertinente au propos : elle engendre une sorte de double médiatisation, car la tâche des professionnels de l'information — qui sont eux-mêmes, à divers degrés, des personnalités connues du public — consiste *grosso modo* à « médiatiser » le réel.

Sauver les corps

Si l'on en juge par les trois romans ici réunis, on constate d'abord que le journalisme est un métier qui ne quitte plus ceux qui l'ont déjà exercé. Le principal souci du reporter devenu romancier demeure avant tout, quel que soit le genre pratiqué, de *comprendre* et de *faire comprendre*. On a déjà vu pire comme déformation professionnelle, et ce « travers » n'est pas antinomique en soi avec la fiction. Il peut arriver toutefois que le souci didactique prenne insensiblement le pas sur l'imaginaire, comme dans le premier roman de Gil Courtemanche. L'auteur ne s'embarrasse d'ailleurs pas de nuances et livre d'emblée le mode d'emploi de son ouvrage : ce roman est bel et bien un roman, écrit-il, « *Mais c'est aussi une chronique et un reportage. Les personnages ont tous existé et dans presque tous les cas j'ai utilisé leur véritable nom* ». Nous voilà donc prévenus : le coefficient de réel sera élevé, on est en droit de s'attendre à du « vécu ». On rencontre, ici et là, des personnages ayant fait parler d'eux au Canada en relation avec le génocide rwandais : Léon Mugesera, par exemple, et le commandant des troupes de l'ONU — en qui on reconnaîtra la tragique figure du général Roméo Dallaire — paralysé par la bêtise bureaucratique de ses supérieurs : « *On lui a demandé à New York d'interpréter son mandat de la façon la plus restrictive possible. On lui a donné peu de moyens militaires, au cas où il serait tenté de faire preuve d'audace. De telle sorte que le major général a déjà oublié ou presque que les forces des Nations unies doivent non seulement veiller au respect des accords de paix, mais aussi maintenir la sécurité dans la capitale.* »

La grande ombre d'Albert Camus plane sur ce livre — et non celle de Louis-Ferdinand Céline, comme on l'a suggéré un peu vite. Il est vrai que le héros, Bernard Valcourt, affiche un certain cynisme au milieu du désastre qui, en y pensant bien, peut l'apparenter — mais d'assez loin — au Bardamu du *Voyage au bout de la nuit*. Valcourt, journaliste québécois en poste à Kigali pour y établir une télévision éducative, n'a conservé de sa bibliothèque montréalaise que deux volumes de la Pléiade : les *Œuvres complètes* de Paul Éluard, et surtout le recueil des *Essais* camusiens. Les vers du premier émailleront de leur beauté pure *Un dimanche à la piscine à Kigali*, cette histoire de passion au milieu de l'horreur absolue, comme l'amour convulsif au temps de la peste : « *Tu sais, j'ai compris pourquoi le plaisir est péché et interdit. Le plaisir, c'est dangereux, ça donne envie de recommencer, ça donne envie de vivre éternellement. Le plaisir, ça fout le bordel.* »

Quant à Camus, Valcourt s'en inspire manifestement pour se constituer un *modus vivendi*. Il faut refuser à la fois d'être victime et bourreau, disait en 1946 l'illustre journaliste de *Combat*, et travailler sans relâche au bien des humains sous le ciel silencieux où Dieu se tait. « *Ma conviction est que nous ne pouvons plus avoir raisonnablement l'espoir de tout sauver, mais que nous pouvons nous proposer au moins de sauver les corps, pour que l'avenir demeure possible* » (*Actuelles I*). C'est précisément cette attitude qu'adoptera, dans un premier temps, le reporter désabusé de Gil Courtemanche. Avec opiniâtreté, il persiste à remplir des formulaires, à dénoncer des meurtres par les voies officielles, à porter plainte, devant des commissaires de police hilares, contre les massacres dont il est le témoin : « *À chaque question, il se demandait pourquoi il perdait son temps à vouloir observer les règles du jeu, tout en risquant de s'attirer des ennuis. [...] "Je ne suis pas brave, mais pas du tout. Je suis même plutôt peureux. Mais je ne parviens pas à agir autrement. Je n'ai même pas l'impression de faire mon devoir. J'agis par réflexe, parce que c'est ainsi qu'on doit faire dans une société civilisée"* ».

Il est difficile de parler librement de ce livre étrange, tant les motifs qui ont présidé à son écriture semblent louables et justifiés d'un strict point de vue journalistique. Comment pourrait-

on s'opposer à pareille entreprise? Qui oserait chipoter sur les détails, prétendre que les personnages sont unidimensionnels, que la lecture d'*Un dimanche à la piscine à Kigali* ne satisfait ni les amateurs de romans ni les assoiffés d'histoire récente? On rêve du grand récit africain que l'auteur aurait pu tirer de cette matière, s'il avait suivi sans rechigner sa pente journalistique. Et puis, tant qu'à lire un roman qui est aussi un reportage, on aurait aimé que le passé colonial du Rwanda soit exposé de façon aussi détaillée que le « génocide annoncé ».

L'éternel retour

Gilles Gougeon, qui joue maintenant les justiciers économiques à Montréal, fut naguère un reporter international. Il a lui aussi décidé de nous faire partager, le temps d'un roman, sa vieille expérience de globe-trotter. Les éditeurs tablent d'ailleurs ouvertement sur le véritable métier de ce nouveau romancier : « *Né de sa vaste expérience de journaliste* », lit-on en quatrième de couverture, le roman de Gougeon nous entraîne « *d'Istanbul à Berlin, de Sanaa à Budapest, de Bucarest à Hambourg, de Montréal à Miami* ». On ne saurait mieux dire : la lecture de *Taxi pour la liberté* donne justement l'impression d'une vente de feu ou d'une liquidation de souvenirs en vrac. On y suit sans trop de déplaisir les aventures (un peu languettes) de Taylin, jeune Turque élevée en Allemagne (elle se fait appeler Greta), puis entraînée en Turquie par ses parents où elle ne tarde guère à s'étioler d'ennui. Fonceuse, elle décide de retourner à Berlin par ses propres moyens ; pour ce faire, elle jette son dévolu sur Mohammed, un Yéménite de passage qui l'accompagnera et la protégera durant tout son périple qui la ramènera, apaisée, à Istanbul.

On se prend finalement d'affection pour ces personnages un peu schématiques, qui paraissent par moments destinés à nous guider à travers les souvenirs de l'auteur et les scènes pittoresques issues de sa mémoire. Mohammed veut-il acheter un bijou à sa jeune protégée? Voilà l'occasion de nous faire assister à une séance typique de marchandage dans le Grand Bazar de la métropole turque : « *Le sang yéménite de Mohammed ne fit qu'un tour. Un Turc et un Arabe qui négocient, c'est*

plus que du commerce : c'est un spectacle, du grand art. » Les deux fuyards doivent transiter par Bucarest pour rejoindre l'Allemagne? Qu'à cela ne tienne! Ils tombent par hasard sur un providentiel professeur d'histoire qui les tire des griffes d'un groupe de gitans (« Ce sont tous... enfin, presque tous des voleurs, des fainéants ») et leur explique la situation en Roumanie après la chute de Ceausescu.

Un tempérament d'écrivain

En jouant ouvertement la carte journalistique, Gilles Gougeon et Gil Courtemanche se munissaient pour ainsi dire d'une police d'assurance : si d'aventure leurs romans-reportages étaient mal reçus par la critique, ils pouvaient tout aussitôt les métamorphoser en reportages romancés. La distinction n'est pas oiseuse! Dans le trio de journalistes-romanciers qui nous occupe ici, Lise Bissonnette est la seule à ne pas invoquer son ancienne profession, assumant totalement, du même coup, le statut littéraire de son récit — et les risques qui l'accompagnent. Il est vrai que la romancière est aujourd'hui beaucoup moins « médiatique » qu'à l'époque où elle dirigeait *Le Devoir* : la presse écrite et électronique, souvent

fascinée par ceux-là même qu'elle a contribué à installer sous les feux de la rampe, saurait-elle quoi faire dorénavant de l'opinion de la Présidente et Directrice générale de la future Grande bibliothèque du Québec? Ce poste de confiance, dont les attributs se trouvent aux antipodes du journalisme, impose à celle qui l'occupe une sorte d'obligation de réserve qui l'amène à s'élever au-dessus de la mêlée quotidienne.

La nouvelle employée de l'État s'ennuie-t-elle quand même de la rue Bleury, de l'heure de tombée, de la fébrilité de l'action éditoriale où elle pouvait laisser libre cours à sa « passion du présent »? On pourrait le penser, à lire *Un lieu approprié*, roman dont l'intrigue a pour trame de fond les affaires publiques québécoises et canadiennes. Le destin de Gabrielle Perron, qui fut ministre dans le gouvernement d'un « parti souverainiste », permet à l'auteure d'utiliser elle aussi, mais de façon extrêmement allusive, la quintessence d'un matériau narratif qui fit naguère partie de la plus chaude actualité politique. Pour évoquer la montée de l'idéologie indépendantiste québécoise durant les années 1960, par exemple, l'héroïne du récit parle des « strates d'un pays dont certains faisaient des poèmes à l'époque où elle portait, ou non, une culotte sous une minijupe ou une

longue robe, venue d'Afrique comme Frantz Fanon ». Pour parler de l'embourgeoisement des élites nationalistes après le FLQ, la narratrice mentionne ce « pays où les bombes ne sautent plus et où les intellectuels, en ascendance sociale, doivent tout de même quelque chose aux névrosés qui sont en prison ». Ce ton curieusement elliptique trahit à coup sûr une volonté affirmée de « tirer » le récit du côté du littéraire.

Loin de mettre en valeur ses souvenirs récents de journaliste, la romancière semble donc, au contraire, les utiliser comme points d'appui pour explorer d'autres avenues. Ce faisant, elle révèle un véritable tempérament d'écrivain, qui ne craint pas de situer l'intrigue de son récit à Laval, morne plaine sortie de centres commerciaux et d'arcades de jeux vidéo. L'ouvrage de Lise Bissonnette ne propose pas le dépaysement offert par les romans de ses deux collègues; il y a fort à parier, cependant, que son caractère introspectif saura longtemps lui gagner de nouveaux lecteurs, alors même que *Taxi pour la liberté* et *Un dimanche à la piscine à Kigali* auront sombré dans l'oubli réservé, par définition, aux reportages d'actualité.

MARCEL OLSAMP



Les deux Gulliver de F. et B. Haxhillari, 1998